

## FRAGMENT D'UNE LETTRE DE M. JOUSSE A M. MABILLE

Thaba-Bossiou, 3 juillet 1881.

C'était hier l'anniversaire de la grande assemblée qui eut lieu au lendemain de l'enterrement de Molapo et où nous commençâmes à comprendre que des choses graves se préparaient. J'en ai profité au service du matin pour rappeler les événements de l'année qui doivent nous porter à dire : « Mon âme, bénis l'Éternel ! » Comme plus d'une pierre se trouve encore sur notre passage, j'ai parlé le soir sur la pierre du sépulcre : « Qui nous enlèvera la pierre ? » Comme on écoutait ! Notre tâche maintenant est de préparer la réconciliation des deux fractions de la tribu qui ont combattu dans des camps différents. Les plus faciles ne sont pas les loyaux ; mais le Seigneur roulera lui-même cette pierre qui dépasse la mesure de nos forces et la réconciliation aura lieu. Dès ce mois-ci, je vais tâcher de réunir les annexes au troupeau et voir si nous ne pouvons pas reprendre notre marche ordinaire. Des épaves, il y en aura ; c'est l'effet ordinaire des tempêtes de briser les navires par trop fragiles et de déraciner les arbres dont les racines sont peu profondes ; mais n'aurons-nous pas aussi des sujets d'actions de grâces à signaler, nous surtout qui avons pu sans entraves prêcher l'Évangile pendant tout le temps de cette longue calamité ? Oui, mon âme s'écrie : « Bénissons l'Éternel, et n'oublions aucun de ses bienfaits ! »

Je suis de votre avis en ce qui concerne Boutabouté (1) ; et non seulement cela, mais je désire aussi que nous recueillions l'héritage de nos devanciers en nous occupant de nou-

---

(1) Boutabouté est une annexe dépendant de Lérivé ; il y a longtemps que la conférence voudrait en faire une station, pour couper en deux le district de Lérivé, beaucoup trop vaste pour un seul missionnaire, mais jusqu'ici elle n'a eu personne à y mettre.

veau du chef Mopéli, chez qui l'œuvre va à la dérive. Il nous tarde bien de vous revoir ; mais, je vous en supplie, reposez-vous ; l'œuvre ici aura besoin de toutes vos forces renouvelées et, si vous nous arrivez fatigués, vous ne pourrez pas faire ce qu'il y aura à faire. Ah ! dites aux Eglises de France, dites aux élèves, dites au Comité de ne pas laisser languir l'œuvre au Lessouto. Notre influence a grandi avec l'épreuve parmi les Bassoutos ; plus que jamais ils sentent ce que sont les *Mafora* (1) pour eux, et c'est à nous qu'il incombe d'achever l'œuvre au Lessouto, qui est moralement et religieusement une province française. Que dirait-on de parents qui, après avoir obtenu par leurs prières la guérison d'un enfant bien-aimé, l'abandonneraient ensuite aux soins d'une marâtre ? Oui, qu'on pense au Sénégal, qu'on pense à Taïti, à l'Algérie, à la Nouvelle-Calédonie, mais de grâce qu'on ne refuse pas *au fils aîné* ce qui lui revient, ce qui lui est dû. Le Lessouto, je le répète, est une province française. Plus on a cherché à diminuer notre influence, plus elle a grandi. L'autre jour, à Morija, les représentants de la Colonie croyaient devoir éloigner les missionnaires de la conférence avec les chefs ; mais le vieux Letsié n'a pas entendu de cette oreille, et il a fallu qu'on nous invitât à y assister. Si j'avais une autre vie devant moi, elle serait pour la mission du Lessouto, et ce n'est qu'avec larmes que je vois arriver le moment où il faudra que je la quitte.

Je viens de recevoir une bonne lettre de M. Mac All. Nous sommes en retard, cette année ; cela provient de ce que nous ne nous sommes pas encore réunis en conférence.

TH. JOUSSE.

---

(1) Nom par lequel les Bassoutos désignent nos missionnaires et tous les Français en général.